

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

Quelques catholiques demandent la formation du grand parti catholique qui unirait tous ceux qui, dans les divers partis croient que le principe catholique seul peut sauver la France.

Les légitimistes peuvent, mieux que personne, reconstruire ce grand parti national que le *Figaro* demande à grands cris, mais à condition qu'ils étudieront et défendront les principes de la légitimité nationale et sauront s'élever au-dessus de l'égoïsme ordinaire des partis. MM. de Charette, de Cathelineau et leurs braves compagnons ont ouvert la voie en plaçant la France, pour laquelle ils ont donné leur sang, au-dessus des intérêts exclusifs de leur opinion. Ces intérêts n'y ont rien perdu, car servir la France c'était servir l'Église confiée à sa garde, c'était servir le roi qui a mission de défendre la patrie contre les étrangers et les pervers.

Quand les légitimistes, à l'exemple du comte de Chambord et du duc de Madrid, placeront la croix au-dessus de leur drapeau, ils élèveront un signe de ralliement pour tous les partis, et M. Jean Brunet le républicain pourra y coudoyer les Charette et les Cathelineau. Quand les légitimistes sacrifieront leurs opinions aux principes de la monarchie, alors même que leurs opinions devraient en souffrir, ils établiront une règle qui finira par prévaloir, parce qu'elle satisfait tous les droits légitimes. Un parti n'a aucune raison de sacrifier son opinion à l'opinion d'un autre parti. Si donc l'on veut faire cesser les divisions, il faut élever un drapeau qui plane au-dessus de tous, et ce drapeau, qui est celui de l'Église et de sa fille aînée, c'est la croix du sauveur des hommes : *In hoc signo vinces.*—Après la croix viendra la monarchie très chrétienne, dont elle a protégé le berceau.

Avec la croix pour drapeau, tout deviendra facile : reconstitution de la nation et de l'armée, libération du territoire, alliances, répression des communards. Mais si nous restons la nation des Droits de l'homme, nous reverrons l'invasion prussienne et communarde doublée de l'Italie, de la guerre civile et de la banqueroute ; nous verrons le démembrement et la fin de la France.

V. DE MAUMIGNY.

ROME.

La révolution continue son œuvre, tous les jours elle fait un nouveau pas dans la voie de la persécution contre la papauté et l'Église. Il n'est pas rare que des processions s'organisent dans les rues et se promènent aux cris de : « à bas la papauté ! mort à Pie IX. » Le gouvernement et la populace paraissent se protéger mutuellement dans cette croisade impie. La suppression des ordres religieux est constamment à l'ordre du jour.

Non contents d'exercer les convoitises de la vile plèbe, les journaux libéraux ne font que parler de machinations, de conspirations et autres choses semblables de la part des religieux. Ils disent que dans tous les monastères on s'occupe de faire l'inventaire de tous les objets précieux et qu'on les confie à des personnes du dehors, afin que quand les Italiens prendront possession des couvents, ils ne trouvent plus que les murs. Un journal a été jusqu'à appeler les religieux des voleurs. En effet, on y lit : « Le ministère devrait bien nous faire savoir ce qu'ont de fondés les bruits mis en circulation au sujet des vols, car c'est ainsi qu'il faut les nommer, dont se rendraient coupables les corporations religieuses. »

Malgré tous ces ennuis, malgré toutes ces peines, le Saint Père continue à jouir d'une très bonne santé. Tous les jours, les salles du Vatican sont pleines de fidèles qui sont heureux d'offrir leurs hommages et leur dévouement au Vicaire de Jésus-Christ. Sa générosité ne connaît point de bornes. Le Saint-Père a fait cadeau à l'Église de Monte-Mario, qui avait été sacrilègement dépouillée de ses ornements et de ses vases sacrés, de deux forts beaux calices. Il a envoyé 1,000 fr., à des paysans d'un village de l'Ombrie qui lui avaient adressé une supplique pour en obtenir des secours pour la reconstruction de leur église.

M. Dulaurier, membre de l'Institut, étant allé rendre visite au Pape, Sa Sainteté lui a adressé les paroles suivantes :

« Vous verrez M. Thiers ; je vous prie de lui faire mes meilleurs compliments et de lui dire que je lui envoie mon apostolique bénédiction. Vous lui direz aussi qu'il serait nécessaire de faire quelque chose en faveur de ce Saint-Siège si persécuté. Je ne sais trop si c'est sa faute ou la faute de l'Assemblée, mais dites-lui qu'il fasse quelque chose ; il serait temps d'agir. Dites-lui surtout qu'il s'efforce de sortir du provisoire. Voyez-vous, il n'y a rien de pire que le provisoire. Le provisoire tue tout, gâte tout et empêche de rien faire de bon et de durable. »

C'est ce même M. Dulaurier qui disait après cette entrevue à l'occasion des recherches qu'il avait eu la permission de faire dans les archives du Vatican :

« Vous ne sauriez imaginer les trésors que renferment les archives du Vatican. Oh ! comme l'histoire de la Papauté, de ses luttes et de ses triomphes y est bien rendue. Il est impossible de voir quelque chose de plus admirable, de mieux organisé, de plus digne, au point de vue du gouvernement matériel, temporel, que le gouvernement des Papes, tel qu'il apparaît des documents authentiques. Aussi j'ai dit au cardinal Antonelli : « Eminence, au lieu de prononcer l'excommunication contre ceux qui oseraient lire ces archives sans permission, vous devriez la prononcer contre tous ceux qui ne les lisent pas. Car il est impossible de trouver une plus belle apologie de la « Papauté. » Voilà ce que m'a répété plusieurs fois M. Dulaurier, dont le jugement ne saurait être accusé d'incompétence. »

LE FEU DE LA SAINT-PIERRE

A ANGOULÊME.

L'usage d'allumer des feux à de certains moments de l'année s'est perpétué depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Ces sortes de manifestations sont propres à tous les peuples, à presque toutes les religions. Les Égyptiens, les Indiens, les anciens Romains et jusqu'aux tribus sauvages in-

troduisaient le feu comme élément purificateur dans la pratique extérieure de leur culte.

Les savants font remonter les feux de la Saint-Jean à l'ancienne fête solsticiale. Ces feux étaient, jadis, à Paris, une grande solennité publique, et le roi en personne allumait les fagots.

L'usage de la paroisse de Saint-Martial d'Angoulême nous paraît être une dérogation à la coutume des feux de la Saint-Jean.

Sur la place du Champ-de-Foire on a pu voir, pendant toute la journée du 29 de juin dernier, un beau peuplier, bien vert, entouré d'une centaine de fagots de genévrier bien secs : la victime et le bûcher.

Dès 7 heures et demie la place était pleine de monde, et l'on y voyait des escouades de gamins, vêtus de leurs plus mauvais habits et prêts à affronter ainsi le feu pour dérober les premiers tisons.

Vers huit heures, les cloches de Saint-Martial sonnaient à pleines volées. La procession était en marche, composée du curé, de ses vicaires, du chantre et de deux enfants du chœur. Deux rangées de bonnes femmes suivaient. Après quelques chants, le curé et les deux vicaires s'avancèrent vers le bûcher et y mirent le feu. La flamme se propagea avec une rapidité incroyable ; et bientôt ce ne fut qu'un brasier.

D'énormes langues de feu léchaient le peuplier, et parfois les volutes de la flamme semblaient l'enrouler jusqu'à la cime, brûlant peu à peu les branches et les feuilles.

Pendant ce temps, le curé fit deux fois le tour du bûcher pour le bénir et l'encenser.

Quand le clergé eut quitté la place, la fête païenne eut son cours. Il s'agissait d'enlever les tisons, qui portent bonheur, dit-on.

Le bûcher à peu près consumé, on amena un tonneau d'eau, qui remplaça ici l'intervention des pompiers. Mais à peine avait-on dispersé quelques tisons et jeté quelques seaux d'eau pour amortir la chaleur du foyer, que la foule déborda. Les ser ents de ville ne purent arrêter son élan. Au risque de se brûler les mains, grands et petits s'élançèrent pour ravir au bûcher des tisons bénits. A neuf heures, il ne restait plus rien.

LES NÈGRES DANS LE SUD.—UN "CAMP-MEETING."

La vie américaine, d'ordinaire si peu pittoresque, offre dans ses "camp-meetings" matière pour l'imagination. L'esprit du nègre a une soif insatiable d'excitation, qu'il satisfait surtout dans les scènes variées du campement. Ici, à l'ombre des grands arbres de la forêt, chantant ses douces mélodies et dans l'exaltation de sa piété, le pauvre nègre trouve quelque compensation à son travail mercenaire de tous les jours. Il n'est donc pas surprenant qu'il donne alors libre cours à son allégresse, et que ses sentiments se fassent jour d'une manière aussi brillante. Pour le témoin qui ne partage pas ses sentiments, la piété du nègre semble plutôt de la profanation ; mais au fond il y a beaucoup de dévotion sincère : c'est l'expression de sa soif naturelle pour quelque chose de plus élevé, la satisfaction de sublimes sentiments innés dans l'âme humaine.

L'illustration que nous publions sur notre 391^{ème} page offre un mélange de ces deux éléments. Voyez ce vieux nègre aux cheveux blancs exprimant son allégresse avec une si évidente sincérité ; sa religion à lui n'en est pas une de prétension, mais réelle. Son imagination entrevoit déjà, sans doute, les parvis dorés dont lui parle le prédicateur : il éprouve un avant-goût de cette félicité que lui promet la vie future. L'ensemble de ce tableau est bien propre à donner une haute idée des vertus morales du nègre ; et si l'on se rappelle que plusieurs ont parcouru de longues distances, souvent de trente à quarante milles, pour assister à ces assemblées religieuses, on se fera une haute idée de la foi qui les anime.

VOYAGES AUX EAUX SALÉES.

Il y a tous les jours un très grand nombre d'étrangers qui passent à Québec pour se rendre aux eaux. Les hôtels sont littéralement pleins à Cacouna et à la Malbaie. Dans cette dernière place il y a actuellement près de 3000 étrangers et l'on ne peut plus recevoir personne. Le yacht *St. Louis*, capt Desjardins, qui tient une ligne régulière, trois fois par semaine, entre la Malbaie et Kamouraska ramène à ce dernier endroit tous les étrangers qui ne peuvent trouver de place à la Malbaie.

Quoiqu'il y ait moins d'étrangers à Kamouraska, peut-être à cause de cela même les amusements ne le cèdent en rien à ceux d'aucun autre endroit.

Notre gravure représente le transbordement à Québec des passagers du bateau de Montréal à bord du bateau partant pour la Malbaie.

PARTIE DE CROSSE.

La lutte a eu lieu, il y a quelques jours ; les Shamrocks ont battu les sauvages.

BOUTADE.

Pauvre vieille plume ! pardon, si troublant ton long sommeil j'arrache du fonds bourbeux de mon encrier ton bec sale et taché de rouille.

Ah ! tu ne sais pas toi qui depuis longtemps déjà ne te mêles plus aux misères de ce monde quels nuages gros de désastres me nacent de crever sur notre tête.

Eh bien, depuis quelques jours à peine, la belle et noble République du Célibat est en danger de dégringoler, et de tait, dégringole, pierre par pierre, sans les efforts d'un gouvernement jaloux et puissant, qui veut s'asseoir sur nos ruines. Un des nôtres, mais un traître, vient de cracher à la face de notre chère indépendance ; il nous a repudiés, le monstre, il nous a désertés pour aller se jeter dans les bras de notre plus mortel ennemi oui dans les bras de l'hymen.

Mais ce n'est pas tout, O ma pauvre vieille plume ! l'exemple pernicieux de ce renégat porte déjà ses fruits : un des membres les plus distingués de notre République, le plus vaillant défenseur (jusqu'à présent), de notre liberté, celui en qui nous reposions toutes nos complaisances ; la colonne (comme il s'intitulait dans sa superbe), la plus solide de l'édifice célibataire ; Joseph, enfin Joseph, vend ses frères et garde son manteau, l'homme-tu cru O ma plume ?

Ce représentant trahit son mandat, le défenseur de la liberté

tend ses mains aux *Menottes matrimoniales* ; il méprise notre sainte amitié, et nous voyons avec une stupeur indicible cette colonne de notre édifice s'ébranler sur sa base et nous écraser de sa chute. Malheur!!!

Voilà pour quoi, la douleur et la rage au cœur, je t'ai si violemment enlevée à ton long repos, ô ma plume !

Hélas ! j'eusse douté de notre infortune, si le malheureux, ne se fut chargé lui-même de nous apprendre la catastrophe.

Écoutez le.

« Oui c'en est fait, je tombe—et je crois faire la plus heureuse chute du monde. »

Hein Femmes ! Voilà de vos coups !!!

ART. DE CÉLIBAVILLE.

Iberville 30 Juillet 1872.

VARIÉTÉS.

LE VISAGE DU PRÉSIDENT.

Dans un pays comme le nôtre la physionomie du chef du pouvoir est du plus piquant effet sur la marche des affaires.

On pourrait même écrire sur ce sujet un volumineux ouvrage très instructif, intitulé :

De l'influence du visage du chef du pouvoir exécutif sur une nation nerveuse.

Vous souvenez-vous comme sous l'empire on regardait avec empressement la figure de Napoléon III.

Quand on y remarquait la moindre pâleur, la Bourse baissait, les recettes de théâtres aussi, et les commerçants ne voyaient plus un seul client.

Seulement l'étude de la physionomie de l'ex-empereur était d'une grande difficulté.

Napoléon avait toujours l'air de penser à un nouveau coup d'État. Il était toujours sombre et rêveur.

Ceux qui l'ont connu nous ont affirmé depuis qu'il ne pensait jamais à rien.

Nous le croyons sans peine, et malheureusement les événements ont prouvé que cela était vrai.

Que de fois cependant, aux courses du bois de Boulogne, ai-je entendu des provinciaux tenir les propos suivants en regardant Napoléon III.

L'œil morne et la tête baissée. . . .

—Les préparatifs militaires de la Prusse ont l'air d'inquiéter notre souverain.

—Il pense sans doute à se ménager quelque forte alliance.

—Il n'y a qu'un instant il a serré avec effusion la main de M. de Metternich.

—Il est redevenu rêveur.

—Il doit songer à une alliance avec l'Autriche.

—Ça ne serait pas mauvais.

—Et savez-vous à quoi songeait Napoléon ?

—Ce soir, irai-je voir Marguerite ? se demandait-il. Si ma femme l'apprend, elle me fera encore une scène. Et ma femme le saura car sa police est bien faite. J'irai voir Marguerite un autre jour.

Telles étaient les réflexions que se faisait Napoléon. Interrogez Bacciochi.

Aujourd'hui la nation française est de nouveau suspendue à une physionomie, mais plus intéressante celle-là, il s'agit de la physionomie de M. Thiers, de l'homme politique qui a su tirer la France de l'abîme où l'avait plongée l'impériale rêverie.

On considère attentivement la physionomie de M. Thiers non-seulement parce qu'il a soixante-quatorze ans, mais parce que toutes les impressions qu'il éprouve se reproduisent sur son visage, d'une mobilité étrange.

Discute-t-on une loi importante comme celle concernant l'impôt sur les matières premières ou celles pour la réorganisation de l'armée ; tous ceux qui assistent à la séance braquent leur lorgnette sur M. Thiers.

Ciel ! dit un membre de l'extrême droite à son voisin, M. Thiers vient de faire une horrible grimace. Le discours de l'orateur ne lui convient pas et cependant notre collègue qui est à la tribune défend notre proposition. Lâchons notre ami, car il ne faut pas nous attirer une verte algarade de la part du président.

Et, grâce à cette grimace expressive, l'orateur, qui comptait sur l'appui de la majorité, ne recueille que des murmures.

M. Thiers n'a pas besoin de monter à la tribune, on évite ainsi un nouveau choc, peut-être une question de cabinet.

Autre avantage de ce jeu de physionomie.

La droite vient d'envoyer une nouvelle ambassade au président de la République pour lui offrir d'étrangler la République.

Les esprits sont très émus.

Tout le monde voudrait connaître le résultat de cet entretien, de ce nouveau combat dans lequel la droite a fait donner ses meilleures troupes.

M. Thiers arrive à l'Assemblée.

On remarque que son visage est rayonnant. Emotion générale.

—Nous sommes flambés, disent les députés de l'extrême droite.

—La république se porte de mieux en mieux, murmurent les membres de la gauche.

Les correspondants des journaux étrangers expédient aussitôt la dépêche suivante :

« Le visage du président tout rayonnant. Tentative de la droite avortée, *Statu quo* maintenu. »

Et la bourse monte.

Les commerçants voient revenir les clients.

Les affaires reprennent.

« Le visage de M. Thiers est rayonnant. »

Mais ce sont les prétendants qui font la grimace !

ADRIEN HUART.

Auguste étant de retour à Rome après la bataille d'Actium, un artisan lui présenta un corbeau à qui il avait appris à dire ces mots : « Je vous salue, César vainqueur. » Auguste charmé, acheta cet oiseau six mille écus. Un perroquet fit à Auguste le même compliment, et fut acheté très-cher. Une pie vint ensuite : Auguste l'acheta encore. Enfin, un pauvre cordonnier voulut aussi apprendre à un corbeau cette salutation, il eut bien de la peine à y parvenir ; il se désespérait souvent, et disait en enrageant : « Je perds mon temps et ma peine. » Enfin il réussit ; il alla aussitôt attendre Auguste sur son passage, et lui présenta le corbeau, qui répéta fort bien sa leçon ; mais Auguste se contenta de dire : « J'ai assez de ces complimenteurs-là dans mon palais. » Alors le corbeau se ressouvant de ce qu'il avait entendu dire souvent à son maître, répéta : « J'ai perdu mon temps et ma peine. » Auguste se mit à rire, et acheta cet oiseau plus cher que tous les autres.